

se multipliaient. Le mal de madame Poirson avait fait d'effrayans progrès et ses revenus étaient devenus insuffisans pour subvenir aux frais qu'entraînent toujours ces longues maladies. Nuit et jour près du lit de sa marraine, Louise employait à des travaux de femme le peu d'instans que lui laissait celle-ci; mais les ressources diminuaient de plus en plus; les forces commençaient à manquer à la jeune fille, qui, pâle et maigrie par les veilles, cherchait vainement à retenir un courage fatigué d'être inutile et prêt à l'abandonner. Antoine avait partagé son dévouement et n'avait rien négligé pour venir à son aide. Tout ce qu'il possédait était passé aux mains de Louise, mais c'était bien peu, et les besoins de la malade renaissaient sans cesse. Il y avait déjà plusieurs jours que la jeune fille avait épuisé ses dernières ressources, et bien qu'elle n'eût pas voulu af-

fliger Antoine, en lui faisant connaître sa gêne (car le malheur commençait à lui donner l'intelligence du cœur), elle ne put lui cacher une tristesse dont il soupçonna bien vite le motif.

L'impossibilité où il se trouvait de secourir Louise lui causa un des plus horribles désespoirs qu'il eût jamais éprouvés. Après avoir vainement rêvé à tous les moyens de se procurer de l'argent, il se rappela enfin, heureusement, qu'il avait encore quelques livres. C'étaient ces derniers volumes, amis des heures solitaires, que l'on ne se décide à vendre que pour avoir du pain ou pour faire une bonne action. Antoine se hâta de les réunir et de les porter chez un libraire. Le prix qu'il en reçut tenait tout entier dans le creux de sa main, mais c'était de quoi attendre, de quoi espérer!

En regagnant à pas pressés le faubourg d'Antrin, son cœur battait d'émotion; il savourait d'avance la joyeuse surprise de la jeune fille! Pauvre enfant! il allait la prendre à l'improviste, il allait la trouver sans doute travaillant, le front baissé et le dos tourné au lit de sa marraine pour ne pas lui faire voir ses larmes : quel bonheur de pouvoir jeter dans son tablier ce peu d'argent, de voir un sourire s'épanouir sous ses pleurs, et de recevoir pour remerciement un de ces regards qui disent tout ce que la parole ne peut exprimer!

Tout en agitant en lui-même ces douces pensées, il était arrivé à la porte de madame Poirson : il l'ouvrit, le cœur palpitant d'espérance et de plaisir; un cliquetis d'argent, qui parvint tout à coup à son oreille, lui fit avancer la tête.... Louise était au fond de la

chambre, occupée à rouler plusieurs piles d'écus posées devant elle. Antoine s'arrêta stupéfait, et, par un mouvement instinctif, referma la main déjà ouverte dans laquelle il tenait le prix de ses livres. Au bruit qu'il avait fait en ouvrant la porte, la jeune fille s'était détournée; elle rougit et sourit à la fois.

— Eh bien! vous n'entrez pas? dit-elle.

Et, remarquant qu'il regardait l'argent d'un air presque effrayé, elle reprit gaiement :

— Nous sommes devenus riches depuis ce matin.

— Comment avez-vous pu vous procurer cet argent? demanda Larry.

— Tout cela appartient à ma marraine,

c'est un terme de sa pension que madame Boissard a consenti à lui payer d'avance.

— Vous lui avez donc demandé cette faveur ?

Elle baissa les yeux.

— Il le fallait bien, j'étais sans argent depuis plusieurs jours, je ne voulais pas vous le dire, c'eût été vous attrister inutilement ; alors j'ai songé à demander une avance sur la pension, j'ai écrit hier à madame Boissard, et, ce matin même, son fils est venu me compter ces deux cents francs.

Larry jeta machinalement les yeux sur tout l'argent étalé devant Louise, et, sentant encore dans sa main la faible somme qu'il venait lui apporter si joyeusement, il éprouva

une douleur plus cuisante que si une épée lui eût traversé le cœur.

Comprenant qu'il avait fait un sacrifice inutile, et que l'offrande dont il s'était promis tant de bonheur paraîtrait ridicule au milieu de cette opulence imprévue, il baissa la tête en silence, et alla s'asseoir à la fenêtre. Louise, qui ne pouvait deviner son cruel désappointement, ne vit dans sa tristesse qu'un ressentiment puéril contre la famille Boissard. Elle trouva quelque chose de petit à cette rancune, qui empêchait le jeune homme de partager sa joie, et, choquée de son silence, dans lequel il lui semblait voir un reproche injuste, elle lui dit avec une vivacité impatiente :

— Trouvez-vous donc que j'aie eu tort d'employer le seul moyen qu'il nous restât

de sortir d'une position intolérable? A qui pouvais-je m'adresser, si ce n'est à madame Boissard?

— Vous avez raison, répondit Antoine avec accablement, un autre n'aurait pu vous donner que des secours insuffisans et momentanés, tandis que maintenant vous voilà sans inquiétude pour long-temps; vous avez raison, cela est mieux ainsi, pardonnez-moi mon premier mouvement; mais on s'accoutume avec peine à ne point suffire à ceux que l'on aime.

La triste douceur avec laquelle Larry avait prononcé ces mots apaisa à l'instant la jeune fille.

— Vous vous affligez bien à tort, Antoine,

reprit-elle affectueusement; n'avez-vous pas déjà fait pour nous tout ce qui est en votre pouvoir? Puis, cet argent n'est qu'une avance; c'est à ce titre que je l'ai sollicité et que je l'ai reçu. J'ai bien pleuré, allez, et ce n'a pas été sans peine que je me suis décidée à faire cette demande. Du reste, c'est un bonheur que j'aie osé écrire. M. Boissard s'est montré si bon en apportant cet argent! Il a fait à ma marraine mille offres de service; il a même demandé la permission de revenir pour avoir de ses nouvelles et savoir si elle manquait de quelque chose.

Larry ne répondit pas: il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la conduite des Boissard, en cette occasion, était digne d'éloge; il sentait qu'Arthur s'était montré généreux, et cependant, malgré lui, son cœur se refusait à l'admiration.

Il lui en voulait d'avoir secouru Louise, lui qui, le matin encore, eût donné tout son sang pour que ce secours arrivât ; il se disait que le droit d'essuyer les larmes de la jeune fille appartenait à lui seul, et que l'usurper c'était lui ravir son bien le plus précieux ; il haïssait Arthur pour sa bonté, car quelque chose semblait lui dire que cet homme était, de nature, son ennemi, et que toutes ses actions, mauvaises ou bonnes, lui seraient également funestes.

Il chercha vainement à éloigner ces préventions hostiles dont il avait honte, et la première fois qu'il rencontra Boissard chez madame Poirson, il éprouva une sorte de frémissement répulsif.

Cependant il maîtrisa assez son impression pour n'en rien montrer. Les deux jeunes gens se parlèrent sans affectation, froide-

ment, et comme des personnes qui veulent rester polies l'une envers l'autre, mais brouillées à jamais. Louise, qui avait peu d'expérience des mystères de l'âme, prit pour une réconciliation cette espèce de transaction extérieure, qui rendait précisément toute réconciliation impossible désormais ; car chacun des deux jeunes gens avait renoncé aux explications : chacun d'eux, en se rapprochant, avait renfermé, dans son propre cœur, une rancune qui devait y fermenter et y grandir chaque jour.